
DANSE/THÉÂTRE -

Attiré par le théâtre, Preljocaj chorégraphie ce huis clos sur la marginalité. Du théâtre dansé, mis en scène par Laurent Cazanave. Bouleversant.



Un jeune homme en costume blanc s'avance sur le côté, un couple est au centre. Il fait sombre. L'un va se mettre à parler, les autres vont commencer leur danse. Le texte, qui monte ainsi peu à peu dans la nuit et ne vous lâchera pas une heure et demie durant, n'est pas n'importe quel texte. Signé de l'écrivain Laurent Mauvignier (1), il décrit de l'intérieur la descente vers la mort, en 2009, de ce jeune marginal coincé par quatre vigiles dans un supermarché de la banlieue de Lyon parce qu'il avait sifflé en douce une canette. A cette vie rayée de la carte dans un huis clos d'une violence collective extrême, l'auteur a inventé un parcours, comme pour combattre la froideur des rubriques de faits divers. Cette description sensible (vraisemblable ou réaliste, on ne sait), écrite du point de vue du jeune frère resté, lui, dans la norme, le chorégraphe l'a habillée de chair et de gestes. Il n'y a pourtant rien d'illustratif à ça, car tout (voix, tableaux et mots) file son propre destin pour tresser au plus serré le spectacle.

Angelin Preljocaj, directeur du CCN d'Aix-en-Provence, avait déjà été tenté par les mots, jouant-dansant lui-même en 2009 le monologue du *Funambule* de Jean Genet, dans un très convaincant spectacle. Cette fois, il n'est « que » chorégraphe-scénographe, confiant au jeune Laurent Cazanave — formé à l'école de Claude Régy — la partition du texte. Une succession de phrases, approchant l'instant ultime du drame comme par étouffements progressifs, dites par l'acteur avec une intensité inexorable. Rien ne nous est épargné et l'on entendrait presque son corps craquer. Mais le théâtre dansé (ou la danse-théâtre) de Preljocaj est plus fort que l'horreur brute. Quand le récitant — silhouette soudain trop lourde portée par les danseurs — incarne d'un coup le personnage qu'il évoque, surgit aussitôt la figure du bouc émissaire. Brève et bouleversante expérience du tragique pour le spectateur d'aujourd'hui. — Emmanuelle Bouchez

(1) *Ce que j'appelle oubli*, éd. de Minuit, 2011.

Le 17/11/2012

Emmanuelle Bouchez - Telerama n° 3279